LE TRIOMPHE DE LA NATION, OU LOUIS XVI AU MILIEU DE SON PEUPLE.

Corpus tu non eras ſine pectore.

1789.

LE TRIOMPHE DE LA NATION, OU LOUIS XVI AU MILIEU DE SON PEUPLE.

ALLEZ, partez, vives expressions de l'amour des François pour votre Roi; allez porter la joie & l'alégresse dans tous les cœurs!

Que la nation entiere cesse de craindre les ennemis intestins de la patrie! qu'elle se livre avec ardeur à la douce ivresse où vient de se plonger la capitale, & qu'elle goûte le plaisir le plus pur & le plus délicieux qui ait jamais existé.

Ah, que n'ai-je des traits de feu pour caractériser & pour peindre les sentimens des François dans cet heureux jour où le Roi est venu honorer la nation de sa présence!

Une tempête affreuse menaçoit depuis long-temps la France ; le tonnerre grondoit de toutes parts ; la nation étoit environnée d'un voile funebre ; les ennemis du monarque & du nom François sembloient courir à une victoire certaine ; des troupes nombreuses, dont les piques & baïonnettes représentoient une forêt de fer, & couvroient de leur ombre funeste Paris, Versailles, les châteaux, les villes & bourgs voisins, ne permettoient point d'appercevoir la capitale. Les étrangers, les provinciaux même, ne reconnoissoient

plus ni le féjour de la cour la plus brillante, ni l'immenfe ville de Paris, le centre des arts & des fciences. Egarés dans leur route, ils n'appercevoient que des fers, que des chaînes triftes & lugubres, qu'on préparoit pour les citoyens vertueux; c'eft-à-dire, pour les neuf dixiemes & plus de la nation; ils fe croyoient dans un pays ennemi, au milieu d'efclaves & de captifs, & ils reculoient d'horreur & d'effroi.

Tel étoit le tableau affligeant de la capitale & de la cour, lorfque la voix de la patrie s'eft fait entendre dans tous les cœurs.

Il n'y avoit qu'un cri, c'étoit de fauver le Roi, ce bon Roi que nous aimons tous; de l'arracher à la féduction, à l'obfeffion; de brifer fes

fers , afin qu'il daignât briſer les nôtres.

Le patriotiſme reſſuſcité & réchauffé par l'amour le plus ardent pour le meilleur des potentats, ne connut plus d'autres bornes que celles de la ſageſſe & de la prudence. Tout Pariſien étoit réſolu de périr & de s'enſevelir ſous les ruines de la capitale, plutôt que de reſter dans une coupable, dans une criminelle inertie.

Oui, chaque habitant de la capitale étoit un nouveau Curtius, un nouveau Scévola, qui étoit prêt à mourir pour ſauver la patrie. Ce ſacrifice ne coûtoit nullement à leur cœur.

De ſages Neſtors dirigeoient les bras des modernes Achilles. Sans armes, ſans autres munitions que leur courage, on les a vu affronter

mille morts; on les a vu ſe rendre maîtres des canons, des mortiers, des magaſins en tout genre, par un miracle continuel de la providence qui veille ſans ceſſe à la conſervation de cette monarchie.

L'on a vu ces jeunes héros attaquer & ſe rendre maîtres de la Baſtille, en deux heures, tandis qu'elle avoit réſiſté plus de ſix mois aux armées de Louis XIV.

Un traître en étoit le gouverneur, & le lâche, le barbare, après avoir arboré le drapeau blanc, demandé à parlementer & à ſe rendre, fait aſſaſſiner les honnêtes citoyens qui étoient entrés, ſur ſa parole, pour conférer avec lui.

Il a ſubi la peine qu'il méritoit, & ſa tête a payé le juſte ſalaire qui lui étoit dû.

La Baſtille, ce monument affreux

qui ne paroissoit exister que pour faire trembler les citoyens vertueux & les réduire à l'esclavage, n'existera plus.

Un autre traître, vendu aux ennemis de notre bonheur, a été convaincu de sa trahison, & a subi le châtiment mérité.

La tête de ces monstres portée en triomphe dans toutes les rues de la capitale, a intimidé les scélérats qui pouvoient être tentés de les imiter; & devenus patriotes, du moins par nécessité, il a paru qu'une union sincere devoit rallier indistinctement tous les François sous l'étendard du patriotisme.

Tous les soldats François se sont rendus sous les drapeaux de la nation, & l'on a cru dès-lors qu'une révolution prochaine & salutaire alloit s'opérer.

Le 17 juillet, jour à jamais mémorable, & qui doit être consigné en lettres d'or dans les annales de notre empire, l'on annonça que sa majesté alloit venir à Paris, comme un bon pere au sein de sa famille, sans autre escorte que le cœur des citoyens, ses bons, fideles & loyaux sujets.

Cette barriere, si chere à une ame bien née, à un roi, les délices de son peuple, est insurmontable. C'est une garde sûre, invincible & incorruptible.

Dès le matin de cette précieuse journée, tous les citoyens de la ville & des fauxbourgs se mirent sous les armes pour aller au-devant du monarque chéri. L'on comptoit plus de trois cent mille hommes armés.

L'impatience agitoit tous les

bourgeois ; ils auroient voulu tenir déjà leur roi au milieu d'eux. Ah! si leurs corps avoient pu suivre la vivacité & l'agilité de leur esprit & de leur cœur, nous aurions joui huit heures plutôt de l'auguste présence de sa majesté; mais enfin le monarque adoré a paru sur les trois heures de relevée au milieu de son peuple, au sein de sa famille, précédé des députés de tous les ordres.

Que ce spectacle étoit tendre, qu'il étoit touchant! qu'il étoit attendrissant! Oh, non, jamais mon cœur ému ne pourra exprimer tout ce qui se passoit dans celui du monarque, dans celui de tous les citoyens. . . .

Les militaires, dragons, cavaliers, fantassins, pêle-mêle, & confondus avec les bourgeois portoient

les armes enſemble. Cette bigarrure de coſtumes, d'uniformes, d'armes ne pouvoit être plus intéreſſante, & le divin Appelles ne pourroit, malgré ſes grands talens, en tracer qu'une légere eſquiſſe.

Ce charmant déſordre, l'effet de l'aimable haſard, ſembloit être celui de l'art. L'on n'y remarquoit pas, à la vérité, d'officiers militaires, dans les troupes réglées, mais le bon ordre qu'obſervoient les ſoldats, & que l'on doit principalement aux gardes-françoiſes, a paru fixer l'attention & l'approbation du roi, comme celle de tous les étrangers.

A l'aſpect de Louis-le-bienfaiſant, le calme a ſuccédé à l'orage, l'aurore d'un beau jour a commencé à luire pour nous!... Des circonſtances malheureuſes avoient ſuſpendu les fonctions pénibles & glo-

rieuſes des députés de la nation!..
Les convulſions de quelques membres arrêtoient. Les progrès de la conſtitution, mais le patriotiſme a fait fondre la glace de leurs cœurs, & ils ont conſenti à faire le bonheur de la nation, pour acquérir de juſtes droits à l'immortalité & à la reconnoiſſance des générations futures. Le clergé, la nobleſſe, & le tiers-état ne font qu'un, ſous un chef, l'idole de la nation.

L'aſſemblée nationale va rendre ſes oracles avec plus de célébrité & d'activité que jamais....

Le roi, conduit en triomphe à l'hôtel-de-ville, n'a écouté que ſon cœur & ſon amour pour ſes ſujets. Il leur a donné les marques les plus précieuſes de ſon attachement & de ſa tendreſſe. Il a vu que les lys de la France ſéchoient ſur leur tige,

que la vérité captive ne pouvoit parvenir jusqu'aux pieds du trône, & dès cet instant il a voulu qu'il n'y ait pas d'intermédiaire entre la nation & le souverain, le pere & ses enfans.

Il a rappellé un ministre philosophe, l'ange tutélaire des François, & sa présence, semblable à l'astre du jour, qui nous réchauffe & nous vivifie, fait renaître un consolant espoir dans tous les cœurs.

Apeine le monarque est-il sorti de l'hôtel-de-ville qu'on l'a comblé d'éloges & de bénédictions. Les femmes qui tenoient des enfans à la mammelle, leur montroient le roi, en leur disant : voilà notre pere, & ces petits êtres intéressans réunissoient leurs accens enfantins aux acclamations redoublées de VIVE LE ROI, VIVE LA NATION.

Ah, François, que ce ſpectacle étoit attendriſſant ! je vous le répete : le monarque verſoit des larmes de joie, & elles ſe trouvoient confondues avec les larmes de reconnoiſſance de tous les citoyens.

Si les loix de Sparte étoient en vigueur en France, l'on condamneroit certainement Louis XVI à l'amende, comme les Ephores firent autrefois le roi Agéſilaüs, pour avoir dérobé le cœur des François & gagné ſeul leur affection. . . .

Dans l'alégreſſe univerſelle que cette heureuſe révolution inſpire, pourrois-je ne pas unir ma voix à celles qui célébreront cet inſtant glorieux ?

Que le ſouvenir douloureux du paſſé ne ſe retrace à notre mémoire que pour bénir chaque jour notre

roi bienfaiſant, que pour ſentir le prix de ce que les députés ont déjà fait pour la proſpérité de la nation.

Oublions ces jours de triſteſſe & de deuil, où le ſang de nos freres a coulé; ſongeons plutôt que les intérêts de la France vont repoſer dans des mains pures, qui ſauront les ménager ; que, quoi qu'il arrive, le deſcendant du *Grand Henri* aime ſon peuple & la vérité, & que les François ſeront toujours les défenſeurs zélés des privileges & des droits de la nation.